



Budapestre vonatkozó

Angol

027

Szerző: ~ U.

Cím: *Croquis de Budapest*

Forrás: *Journal des Débats*

Paris

1917. III. 16.

(Hely)

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

hely

Idő

Személy

Helyszám

## CROQUIS DE BUDAPEST

### A propos du Congrès du Livre

Le Français qui arrivait à Budapest il y a six ou sept ans était agréablement surpris de voir combien sa langue maternelle était en honneur dans la capitale hongroise, surtout parmi les femmes. L'enseignement du français n'était obligatoire pour les garçons que dans les écoles d'enseignement moderne, — mais dans les lycées de jeunes filles, où ce cours était facultatif, un grand nombre d'élèves le suivaient avec ardeur. La ville entretenait des cours de français pour ses instituteurs et ses institutrices comme pour ses fonctionnaires et ses employés; enfin on ne comptait pas moins de cinq cents professeurs privés, avec ou sans diplômes, dans la capitale, de telle sorte que, si l'allemand restait, avec le magyar, la langue des affaires, le français était la langue littéraire par excellence que toutes les personnes un peu cultivées parlaient peu ou prou — et souvent à la perfection.

Ce goût pour notre langue n'impliquait nullement, à l'ordinaire, une admiration ou une sympathie particulière pour la France considérée comme nation. Quelques publicistes venus de Paris pour faire une conférence à Budapest, et qui ont découvert la Hongrie en huit jours, ont pu s'y tromper. Dans l'enthousiasme où les avait jetés l'excellente hospitalité hongroise, ils ont écrit, au retour, des articles « de digestion », où ils annonçaient à leurs com-

patriotes qu'il faudrait peu de chose pour détacher la Hongrie de la Triplice !... Mais les Français qui avaient séjourné longtemps dans le pays savaient que l'admiration des Magyars allait toute à l'Allemagne quand il s'agissait de politique, d'industrie, de commerce ou d'affaires militaires : ce qu'ils demandaient à la France, c'était seulement sa littérature — son théâtre surtout, avec ses romans — son goût artistique, ses modes, bref tout ce qui fait pour le monde entier le charme et le prestige de Paris.

Les journaux et les livres français étaient donc fort goûtés à Budapest. Si les premiers ne comptaient pas dans la ville un grand nombre d'abonnés, on les trouvait dans tous les cafés sérieux; or, il n'est pas de ville au monde où les hommes et les femmes passent plus de temps au café. Le café Bristol était particulièrement bien pourvu, puisqu'il offrait à ses clients, à côté de nos grands journaux du soir, les publications les plus spirituellement folâtres de Paris; et c'était un vrai plaisir que de parcourir les uns et les autres, les après-midi d'été, à l'heure du « corso », pendant que les élégances pestoises passaient et repassaient indéfiniment sur le quai du Danube.

Quant aux livres de chez nous, ils s'étaient en rangs serrés aux vitrines des libraires à la mode, dans la rue de Vacz et sur la place Gisella. Toutes les « nouveautés » y paraissaient; mais sur les couvertures jaunes deux auteurs l'emportaient sans conteste: si les hommes demandaient surtout les ouvrages de France Anatole, les femmes réclamaient de préférence ceux

de Prévost Marcel (car en hongrois le prénom vient toujours après le nom). Malheureusement, nos volumes de 3 fr. 50 ne coûtaient pas moins de 4 couronnes 20 à Budapest, c'est-à-dire environ 5 francs; car les libraires faisaient toutes leurs commandes à Leipzig, et ainsi l'acheteur devait payer deux emballages, deux transports, plus le bénéfice de trois marchands. Je demandai à l'un de ces libraires s'il ne pourrait pas commander directement ses livres français à Paris; il me répondit que son traité avec la maison de Leipzig le lui interdisait, ainsi qu'à tous ses confrères.

Rentré en France, je m'adressai donc aux directeurs de plusieurs grandes maisons d'édition parisiennes, et leur présentai l'idée d'établir, à frais communs, un dépôt général des livres français dans un magasin de Pest, qu'ils loueraient spécialement à cet effet. En se passant de l'intermédiaire saxon, ils pourraient vendre nos livres à meilleur marché, ils en écouleraient un bien plus grand nombre, et le commerce de la France, comme son rayonnement intellectuel, en serait grandement favorisé... On me répondit qu'une telle entreprise était contraire à tous les usages, aléatoire et sans aucune chance de succès. Et personne ne la tenta.

Dimanche dernier, au Congrès du Livre, M. Raymond Poincaré a conseillé aux éditeurs — entre autres innovations — de « créer à l'étranger des dépôts centraux... ». Que ce conseil, venu d'une telle autorité, trouve des oreilles favorables! Nous en acceptons l'augure. — U.

rosi háziyomda 1918